

## Lettre à Monsieur le rédacteur en chef

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph, Lettre à Monsieur le rédacteur en chef, 1926

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/2506>

### Informations générales

LangueFrançais

Cote

- C1.RE26
- NUM CORR1 Rédacteur 080126

### Présentation

Date[1926](#)

GenreCorrespondance

Mentions légales

*Propriété intellectuelle et matérielle :*

Famille Rabearivelo

*Dépôt physique des originaux :*

Institut français, 14 avenue de l'Indépendance, Antananarivo Madagascar

*Demande de communication :* [brakotomanga@gmail.com](mailto:brakotomanga@gmail.com)

Éditeur de la ficheClaire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne

nouvelle)

Notice créée par [Claire Riffard](#) Notice créée le 01/09/2017 Dernière modification le 16/09/2025

---



Monsieur le Rédacteur en Chef,

Visé obscurément, mais avec juste assez de transparence pour qu'il puisse voir clair, dans un entrefilet de votre N° de ce jour, je me permets de vous envoyer ces quelques explications, en vue d'excuser tout en l'abattant l'auteur de l'article dont vous vous êtes fait l'écho visiblement contrarié, et de vous faire connaître mes "positions".

D'abord, que je relève une erreur glissée dans vos lignes : LES NOUVELLES LITTÉRAIRES, où a paru originellement (1) l'étude en question, ne sont pas, que je sache, une revue, mais simplement un journal, tout comme le vôtre -- avec cette différence, certes énorme, qu'il est rédigé par des gens sans attache d'ordre politique, et qui s'honorent d'exprimer leur pensées indépendamment de tout osisme qui insulte aux Lettres.

Mon excellent ami Clément Rasanjifera, outré de la vésaine qui règne presque partout ailleurs, a choisi ce milieu. A-t-il tort? -- Je ne le crois pas, et je lui pardonne tout, sauf de m'avoir compris à l'égal d'un Camo, d'un Fierens, d'un Marchon, d'un Grancourt et de quelques autres. A mon besoin de sauvage solitude, je dirai même mon mépris absolu pour le monde infesté de snobs et d'indifférents, cela porte atteinte, et je lui en fais un

Eh quoi ! Mais c'est que de ce train-là l'on finira par me pénétrer, par briser mon armature intérieure !

Un autre souci : Je <sup>vois</sup> croyais jusqu'ici être moi-même, <sup>me</sup> entendais ne ressembler à personne. Vinrent ces gentils intrus, disant : "Tu es ceci, tu es cela !" -- Si grande que soient Machin et chose, quelque honoré que je puisse être avec ces illustres parents, non, il m'est toujours pénible de penser qu'on me voit dépouillé de mon entité !.

Certes, je serais le dernier des ingrats si je méconnaissais l'ingéniosité de ces amitiés. Du reste, comme disait Jean Royère sur la tombe d'Apollinaire, "l'amitié rend-elle un critique nécessairement élogieux, et non toujours clairvoyant" ?

Alors, alors, non seulement j'excuse, mais aussi je me console : Pour le moins, et c'est déjà notable, toutes ces gentillesses ont ceci de sincère, qu'elles comprennent, savent ce qu'elles disent, et si besoin est, sont à même, je pense, de prouver leurs avances -- cela, à mon détriment.

Jusqu'à cette défaite, qui sera pour eux un triomphe, je vous prie, Monsieur le Rédacteur en chef, d'agréer, etc...

J.J. - Rabearivelo.

P.S. -- Dans votre éditorial de ce jour, j'ai été peiné de constater que vous datez les débuts de Paul Valéry en 1896. Il publia pour ses premiers vers en 1891 dans La Conque.



Quatre ans d'écart ! O ! Encyclopédie, sous-Encyclopédie et  
 néo-Encyclopédie ! quelle fâcheuse émission ne faites-vous  
 pas commettre par les journalistes, les braves journalistes, les  
 fils de Monsieur Clément Vautel, baptisés par Sire Paul Souday !  
 Mais il fait chaud ces temps-ci à Tananarive, et il fait bon  
 rire. Et puis, et puis, certain comique est de toute saison !

(1) Je dis bien originellement, et souligne -- l'étude ayant été  
 reproduite ailleurs en tout ou partie .



Monsieur le Rédacteur en Chef,

Visé obscurément, mais avec juste assez de transparence pour qu'il m'arrive de voir clair, dans un entrefilet de votre N° de ce jour, je me permets de vous envoyer ces quelques explications, en vue d'excuser tout en l'abattant l'auteur de l'article dont vous vous êtes fait l'écho visiblement contrarié, et de vous faire connaître mes "positions".

D'abord, que je relève une erreur glissée dans vos lignes : LES NOUVELLES LITTÉRAIRES, où a paru originellement (1) l'étude en question, ne sont pas, que je sache, une revue, mais simplement un journal, tout comme le vôtre -- avec cette différence, certes énorme, qu'il est rédigé par des gens sans attache d'ordre politique, et qui s'honorent d'exprimer leur pensées indépendamment de tout ostentatisme qui insulte aux Lettres.

Mon excellent ami Clément Rasanjifera, outré de la vésaine qui règne presque partout ailleurs, a choisi ce milieu. A-t-il tort? -- Je ne le crois pas, et je lui pardonne tout, sauf de m'avoir compris à l'égard d'un Camo, d'un Fierens, d'un Marohon, d'un Grancourt et de quelques autres. A mon besoin de sauvage solitude, je dirai même mon mépris absolu pour le monde infesté de snobs et d'indifférents, cela porte atteinte, et je lui en fais un crime! Eh quoi! Mais c'est que de ce train-là, l'on finira par me pénétrer, par briser mon armature intérieure!

Un autre souci : Je croyais jusqu'ici être moi-même, entendais ne ressembler à personne. Vinrent ces gentils intrus, disant : "Tu es ceci, tu es cela." -- Si grands que soient Machin et Ghose, quelque honoré que je puisse être avec ces illustres parents, il m'est toujours pénible de penser qu'on me voit dépouillé de mon entité.

Certes, je serais le dernier des ingrats si je méconnaissais l'ingéniosité de ces amitiés. Du reste, comme disait Jean Royère sur la tombe d'Apollinaire, "l'amitié rend-elle un critique nécessairement élogieux, et non toujours clairvoyant?"

Alors, alors, non seulement j'excuse, mais aussi je me console : Pour le moins, et c'est déjà notable, toutes ces gentillesses ont ceci de sincère, qu'elles comprennent, savent ce qu'elles disent, et si besoin est, sont à même, je pense, de prouver leurs avances -- cela, à mon détriment.

Jusqu'à cette défaitte, qui sera pour eux un triomphe, je vous prie, Monsieur le Rédacteur en chef, d'agréer, etc...

J.J. - Rabearivelo.

P.S. -- Dans votre éditorial de ce jour, j'ai été peiné de constater que vous datez les débuts de Paul Valéry en 1895. Il publia pour ses premiers vers en 1891 dans La Conque.



Monsieur le Rédacteur en Chef,

Visé obscurément, mais avec juste assez de transparence pour qu'il puisse voir clair, dans un entrefilet de votre N° de ce jour, je me permets de vous envoyer ces quelques explications, en vue d'excuser tout en l'abattant l'auteur de l'article dont vous vous êtes fait l'écho visiblement contrarié, et de vous faire connaître mes "positions".

D'abord, que je relève une erreur glissée dans vos lignes : LES NOUVELLES LITTÉRAIRES, où a paru originellement (1) l'étude en question, ne sont pas, que je sache, une revue, mais simplement un journal, tout comme le vôtre -- avec cette différence, certes énorme, qu'il est rédigé par des gens sans attache d'ordre politique, et qui s'honorent d'exprimer leur pensées indépendamment de tout osisme qui insulte aux Lettres.

Mon excellent ami Clément Rasanjifera, outré de la vésaine qui règne presque partout ailleurs, a choisi ce milieu. A-t-il tort? -- Je ne le crois pas, et je lui pardonne tout, sauf de m'avoir compris à l'égal d'un Camo, d'un Fierens, d'un Marchon, d'un Grancourt et de quelques autres. À mon besoin de sauvage solitude, je dirai même mon mépris absolu pour le monde infesté de snobs et d'indifférents, cela porte atteinte, et je lui en fais un

Eh quoi ! Mais c'est que de ce train-là l'on finira par me pénétrer, par briser mon armature intérieure !

Un autre souci : Je <sup>vois</sup> croyais jusqu'ici être moi-même, entendais ne ressembler à personne. Vinrent ces gentils intrus, disant : "Tu es ceci, tu es cela !" -- Si grands que soient Machin et Chose, quelque honoré que je puisse être avec ces illustres parents, non, il m'est toujours pénible de penser qu'on me voit dépouillé de mon entité !

Certes, je serais le dernier des ingrats si je méconnaissais l'ingéniosité de ces amitiés. Du reste, comme disait Jean Royère sur la tombe d'Apollinaire, "l'amitié rend-elle un critique nécessairement élogieux, et non toujours clairvoyant" ?

Alors, alors, non seulement j'excuse, mais aussi je me console : Pour le moins, et c'est déjà notable, toutes ces gentillesse ont ceci de sincère, qu'elles comprennent, savent ce qu'elles disent, et si besoin est, sont à même, je pense, de prouver leurs avances -- cela, à mon détriment.

Jusqu'à cette défaite, qui sera pour eux un triomphe, je vous prie, Monsieur le Rédacteur en chef, d'agréer, etc...

J. J. - Rabearivelo.

P.S. -- Dans votre éditorial de ce jour, j'ai été peiné de constater que vous datez les débuts de Paul Valéry en 1895. Il publia pour ses premiers vers en 1891 dans La Conque.